UEBERSCHLAG Josette. *Le groupe d'Éducation nouvelle d'Eure-et-Loir et l'essor du mouvement Freinet (1927-1947)*

Caen : Presses universitaires de Caen, 2015, 273 p.

Lydie Heurdier-Deschamps

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4924>

DOI : 10.4000/rfp.4924

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 115-119

ISBN : 978-2-84788-863-8

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Lydie Heurdier-Deschamps, « UEBERSCHLAG Josette. *Le groupe d'Éducation nouvelle d'Eure-et-Loir et l'essor du mouvement Freinet (1927-1947)* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 193 | octobre-novembre-décembre 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/4924> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.4924>

pluriel qui y est accolé. Édouard Claparède est tout d'abord médecin et c'est la biologie qu'il convoque en premier lieu pour penser la pédagogie, comme en témoigne sa métaphore préférée pour expliquer son projet d'une école sur mesure : « Que dirait-on d'une école de grenouilles dans laquelle, lorsqu'un têtard met un peu plus de temps qu'il n'en faut pour pousser ses pattes, on lui ferait conjuguer dix fois : je n'ai plus de pattes, au lieu de rechercher pour quelles causes le développement s'effectue si lentement »... Claparède se veut aussi psychologue, mais se réclame d'une psychologie expérimentale de laboratoire mise en place simultanément par exemple à Paris chez Alfred Binet et à Genève chez Théodore Flournoy. Même si aujourd'hui ces deux laboratoires peuvent avoir l'allure d'antres de savants fous ou d'apprentis sorciers avec une machinerie fantasmagorique et parfois loufoque, c'est avec le plus grand sérieux et des appareillages idoines qui n'auraient rien à envier aux « sciences dures » qu'ils travaillent sur les sensations, le raisonnement, l'hypnotisme, les hallucinations, les images mentales, le magnétisme animal. Claparède est aussi philosophe comme le montrent ses relations étroites avec le français Xavier Léon et sa participation aux congrès et réunions de philosophie, sans doute stimulé par sa femme, fille d'African Spir dont elle est une fidèle disciple. Si l'on se réfère à l'intitulé des colloques et communications, il est aussi un peu neurologue, zoologue, pédologue, psychotechnicien, physicien, sociologue...

Claparède est enfin le père fondateur en 1912 de ce « temple de la connaissance de l'enfance » connu internationalement sous le nom d'Institut Jean-Jacques Rousseau à Genève, qui consacre aujourd'hui la Suisse comme étant le berceau des sciences de l'éducation et de leur reconnaissance officielle. Or, décryptée par Martine Ruchat, la correspondance plus que houleuse avec le Département de l'Instruction publique et les milieux enseignants offre un tout autre visage de cette légende dorée. Au démarrage, l'Institut fonctionne entièrement et avec difficulté sur des fonds privés et il faut attendre plus de quinze ans, 1928, pour que le Département de l'Instruction publique accepte de confier la formation théorique des maîtres d'école primaire et enfantine à l'Institut et pour que cet « institut libre » soit rattaché à la faculté des lettres de l'université de Genève. Cette relation extrêmement tendue avec les milieux pédagogiques officiels s'explique en partie par le radicalisme des propos tenus sur l'école publique par Édouard Claparède, dans la mouvance d'ailleurs des autres militants de l'Éducation nouvelle.

Il ne s'agit pas de procéder à une réforme de l'école publique, mais il faudrait « tout raser pour reconstruire » et les mots ne sont pas trop durs pour décrire l'enseignement qui y est prodigué : « trop scolastique et centré sur la mémorisation », « régime scolaire barbare », « monarchie », « claustration scolaire », « dogmatisme réactionnaire », « bureaucratique », « éducation correctrice et policière », pédagogie « embourbée dans un conservatisme le plus fermé aux idées nouvelles ». Doit-on s'étonner alors des crispations du côté de l'administration de l'Instruction publique et des réactions tout aussi virulentes des milieux enseignants qui en réponse vont attaquer ces théoriciens en les traitant de « pédagogues en chambre » ?

Le livre de Martine Ruchat offre pour finir deux échappées exotiques qui interrogent l'exportation des modèles hors du cadre européen. Par l'intermédiaire de la Russe Hélène Antipoff qui, par les aléas des conjonctures politiques, se retrouve tout d'abord en Suisse avant de s'installer au Brésil et n'aura de cesse de faire venir son maître bien-aimé, Claparède, mais aussi, de façon moins connue, par l'intermédiaire directe de ce dernier qui est invité en 1929 en Égypte pour créer une succursale de son institut au Caire et dont il regrettera la mainmise des Anglais exploitant ces « pauvres Égyptiens », alors que lui comme la Suisse ne cherchaient qu'à les aider à se tirer d'affaire tout seuls ! L'art de bien penser qu'est pour lui la pédagogie s'appliquerait donc aussi à la politique.

Mathias Gardet
Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis

UEBERSCHLAG Josette. *Le groupe d'Éducation nouvelle d'Eure-et-Loir et l'essor du mouvement Freinet (1927-1947)*. Caen : Presses universitaires de Caen, 2015, 273 p.

Plusieurs (bonnes) surprises à la lecture de cet ouvrage édité par les spécialistes de la pédagogie Freinet en France et préfacé par l'un de ses meilleurs connaisseurs, Alain Vergnioux. C'est tout d'abord qu'en effet, s'intéresser à l'Eure-et-Loir, département peu connu et peu attractif, et présenter ce territoire comme un des plus avant-gardistes de l'entre-deux-guerres au niveau pédagogique, est très étonnant y compris pour ceux qui y ont enseigné. Josette Ueberschlag, docteur en

sciences de l'information et de la communication, a été détachée au Centre national de documentation pédagogique (CNDP) après avoir enseigné les mathématiques. Excellente connaissance de Freinet et de ses outils, sa thèse, soutenue en 2003, portait sur « Le film à intention heuristique, un média en faveur de l'apprentissage des sciences : approche du concept au niveau de l'école élémentaire ». Ici, l'observation porte toujours sur le premier degré mais s'intéresse davantage à ces instituteurs ruraux, normaliens en grande majorité, qui ont milité pour une école du peuple parallèlement à leur engagement syndical et politique : « Sortir de l'oubli le fonctionnement déconcentré et autogéré de ce groupe d'Éducation nouvelle d'Eure-et-Loir qui a contribué à édifier le mouvement Freinet », tel est l'un des objectifs de l'auteure.

L'ouvrage, composé de cinq parties de deux à quatre chapitres, aborde de manière chronologique et en alternance, d'une part, l'évolution du mouvement Freinet de 1927 à 1947, depuis le premier « congrès des imprimeurs » à Tours en marge de celui de la Fédération unitaire de l'enseignement (FUE), syndicat révolutionnaire, jusqu'aux ruptures avec les autres mouvements d'Éducation nouvelle, et d'autre part, la situation sociale et politique de l'Eure-et-Loir où se manifestent des enseignants mobilisés pour transformer les pratiques pédagogiques. Freinet, membre depuis 1920 de L'École émancipée, profite des rassemblements nationaux pour développer ses idées et les concrétiser à travers des groupements coopératifs : cinémathèque coopérative de l'enseignement laïc en octobre 1927, coopérative de l'enseignement laïc (CEL) en août 1928 ; la CEL a fonctionné jusqu'en 1986 avant d'être reprise par les PEMF (Publications de l'école moderne). Tout au long des vingt années étudiées, les liens entre les engagements syndicaux et pédagogiques sont patents.

Des portraits des principaux acteurs engagés localement, instituteurs et institutrices – les femmes sont significativement présentes –, sont établis en s'appuyant sur les dossiers individuels disponibles aux archives départementales d'Eure-et-Loir, et sur quelques rares études existantes, tel le livre de Jeanne Lévy-Lebrun, *Une école républicaine et rurale. Les instituteurs des années trente en Eure-et-Loir*, paru en 1990. Certains de ces militants ont œuvré au-delà du périmètre départemental et disposent même d'une notice dans le *Maitron*. Un tableau des membres du Groupe d'Éducation nouvelle (GEN) d'Eure-et-Loir synthétise les éléments essentiels : date de sortie de l'école nor-

male, première année d'adhésion à un syndicat et à un parti politique, activités syndicales et sociales. Et c'est là une clé de compréhension importante. D'abord, la formation reçue à l'école normale confirme son importance et son influence sur le devenir et l'identité des futurs enseignants, avant comme après l'arrivée de René Ozouf (père de Jacques), en 1929 à l'école normale d'instituteurs de Chartres, qui y bousculera les traditions et marquera les mémoires. Ensuite, l'engagement syndical est quasi général : nationalement, en 1937, le Syndicat national des instituteurs (SNI) syndique 100 000 instituteurs sur les 140 000 en poste. Quelques-uns choisissent en plus de s'engager à la SFIO ou au Parti communiste, ou à tout le moins d'être identifiés comme sympathisants.

Parmi les figures « tutélaires » de cette histoire locale de l'Éducation nouvelle, citons, pour la première génération, les Pichot, Emmanuel et Marthe (sortis respectivement en 1907 et 1912), Gaétan Vovelle (père de Michel) sorti en 1918, ou bien pour les suivantes Paul Vigueur (promotion 1926-1929), tous enseignants d'écoles rurales.

Nommée en 1922 à Lutz-en-Dunois, petit village beauceron, Marthe Pichot utilise la méthode globale de lecture dès 1925, et son travail reçoit le soutien de l'inspecteur primaire. Elle connaît Ovide Decroly ; Emmanuel, lui, voyage, participe à des congrès de la « Nouvelle éducation » et assiste à des conférences de Maria Montessori et de Roger Cousinet. Les Pichot assisteront même au congrès mondial de la Ligue internationale de l'Éducation nouvelle (LIEN), présidé en 1932 par Paul Langevin. Le couple adhère au groupe des imprimeurs dès 1927, pratique la correspondance scolaire et organise le prêt de films Pathé-Baby de la cinémathèque coopérative pour leurs collègues du département. De nombreuses reproductions de travaux d'élèves (dessins, textes) figurent dans les premiers chapitres du livre, tirés des publications Freinet *L'imprimerie à l'école* (entre 1928 et 1932), puis *L'éducateur prolétarien* (à partir d'octobre 1932), ou bien des journaux scolaires, comme *Chacun sa glane*, publié tous les deux mois à Lutz-en-Dunois. Le couple Pichot y restera jusqu'à la retraite, assurant comme tant d'autres collègues le secrétariat de mairie. Dans le département, en 1936, seules 39 communes sur 426 ne disposent pas d'un secrétaire de mairie instituteur. L'auteure rappelle que cette seconde mission a permis la modernisation des campagnes, tout en assurant une représentation permanente et solide de la République. D'ailleurs, pendant l'occupation, leur rôle politique s'affermi encore,

ils restent pour la population « les garants de la République et de la démocratie » (p. 171). Au passage, on apprend que près de 43 % des classes sont mixtes entre 1931 et 1939 dans ce département rural.

Alors que le contexte politique de l'entre-deux-guerres est tendu, que la crise est économique mais aussi culturelle, sociale et politique – le fascisme rural est aussi implanté en Eure-et-Loir –, Paul Vigueur, qualifié de « syndicaliste pédagogue », cherche un ancrage et des appuis locaux, à la différence de Freinet, toujours tourné vers l'action et la constitution d'un mouvement national, en recherche d'adhérents appliquant ses idées et pratiques pédagogiques ; la séparation d'avec le syndicalisme révolutionnaire s'est opérée au milieu des années 1930 et dès lors Freinet déclare que la CEL n'a « aucune couleur politique ». La démarche prudente et progressive de Vigueur permet la création dans un premier temps d'un « groupe de jeunes » (décembre 1932), sous-groupe de la section locale du Syndicat unitaire (SU), avant l'unification avec le Syndicat national (SN) en 1936, qui aboutira au SNI ; en Eure-et-Loir, cette fusion se fait en juillet 1934. Face à la nécessité de « rompre l'isolement des instituteurs débutants », il s'agit aussi pour lui de leur donner « la culture économique et sociale qui leur manque [...] tout en forgeant un idéal commun, *transformer l'école*, afin de donner aux enfants de milieu modeste l'éducation qu'ils méritent » (p. 82). Le GEN sera officialisé en 1935, avec 39 adhérents la première année, et affilié d'emblée à la Fédération des œuvres laïques (FOL) d'Eure-et-Loir. Vigueur est un stratège, patient, tenace, qui poursuivra ses engagements dans la Résistance, comme d'autres collègues du département, avant de contribuer à la reconstruction du SNI à la Libération.

Quant à Gaétan Vovelle, très intéressé par l'enseignement des sciences, il est le précurseur des fiches-guides d'exploration conçues pour permettre le travail personnel ou collectif. Il deviendra à la rentrée 1944 directeur de l'école annexe d'instituteurs et donc responsable de la formation pédagogique. Proche d'Henri Wallon, défenseur des méthodes promues par le Groupe français d'Éducation nouvelle (GFEN), il conserve néanmoins l'appui de l'administration départementale alors même qu'il assure après guerre le fonctionnement du GEN d'Eure-et-Loir (secrétariat général, organisation, correspondance) et participe à plusieurs de ses commissions de travail. Et cet aspect-là est également remarquable. En 1925 comme en 1945, des inspecteurs primaires, des directeurs d'école normale soutiennent les initiatives des militants pédago-

giques. Josette Ueberschlag explique ce succès par l'esprit d'ouverture du GEN et par la collégialité qui y règne : « les militants sont d'autant plus nombreux que le GEN est généraliste et ne se rattache à aucun courant d'Éducation nouvelle en particulier. Ses membres ne penchent pas plus du côté de Freinet que de Decroly, ils sont ouverts à toutes les innovations et font leur miel aussi bien de « l'imprimerie à l'école » que des « centres d'intérêt », du « travail de groupe » proposé par Cousinet, etc. » (p. 109, note 48).

À la même époque, les mouvements d'éducation populaire comme la FOL connaissent un développement important. Certains de ses membres, tel le trésorier Marcel Touche entré en 1918 à l'école normale, sont également membres du GEN. La porosité entre l'engagement syndical, politique, pédagogique est telle que se constitue un réseau efficace au service de l'école publique et laïque car il ne s'agit pas d'oublier que la question laïque est prégnante et mobilise largement. L'auteure consacre quelques pages à ce glissement d'une « morale laïque jacobine à une laïcité militante », davantage en lien avec de possibles transformations sociales, la bataille laïque s'apparentant à une lutte sociale.

Après la période du Front populaire favorable au développement de l'Éducation nouvelle, soutenu par le ministre Jean Zay, la guerre a coupé court à cet élan et mis le pacifisme des instituteurs à mal. Le régime de Vichy a dissous le SNI en octobre 1940, le GFEN en 1941, la Ligue de l'enseignement en avril 1942. Paul Langevin, Célestin Freinet tout comme Maurice Viollette, figure départementale, ont été placés en résidence surveillée. À la Libération, si le GEN d'Eure-et-Loir connaît une seconde vie et réussit à établir des liens entre tous les militants, partisans de Freinet et/ou du GFEN, au niveau national, la situation est moins harmonieuse.

Abordés dans la dernière partie, la moins convaincante, les démêlés de Freinet dans les années d'après-guerre avec d'autres militants de l'Éducation nouvelle dessinent un portrait nuancé du pédagogue. Personnage charismatique, en recherche de leadership, passionné et entier, il n'apparaît pas en capacité de mettre en œuvre une stratégie de rassemblement. Freinet adopte assez vite une posture à la fois défensive et offensive, arguant de ses combats incessants depuis les années 1920 au service de « l'école nouvelle », qu'il rebaptise « école moderne », pour mettre en cause le GFEN et les travaux de la commission Langevin-Wallon à laquelle il n'a pas été associé. De nombreux éléments

de la vie et de la pensée politique et pédagogique de Célestin Freinet sont rappelés dans une sorte de synthèse, se référant aux meilleurs connaisseurs du pédagogue, Jean Houssaye, Jean Vial, Henri Peyronie et Alain Vergnion. Ce qui, certes, donne envie d'en savoir plus et de relire les écrits de Freinet, mais n'aide pas le lecteur à établir un lien avec ce qui advient en Eure-et-Loir après la guerre. La création de l'Institut coopératif de l'école moderne (ICEM) en 1947 tout à la fois marque la rupture avec le GFEN et installe dans le paysage éducatif français le mouvement Freinet pour les décennies suivantes. Est-ce parce que l'auteure a manqué de sources locales que cette partie est beaucoup moins développée ? Au-delà, qu'est devenue l'Éducation nouvelle dans le département passé l'après-guerre ? Cet enracinement local a-t-il perduré ? Comment ont cohabité l'ICEM et le GFEN dans les années suivantes ? Nous ne pouvons qu'inviter Josette Ueberschlag à poursuivre ce travail.

Deux chapitres concernant l'entre-deux-guerres (chap. VI et VII) sont par contre passionnants car beaucoup plus novateurs. La situation locale est présentée en lien avec les positions nationales de Freinet et du GFEN, d'Henri Wallon et d'autres intellectuels « parisiens ». On y voit à l'œuvre la gestation du GEN dans toute sa complexité, le rôle de certains acteurs, l'importance des réseaux et de la stratégie. On comprend mieux comment une convergence autour de valeurs communes d'acteurs aux statuts différents permet d'avancer et de rendre opératoires et efficaces un certain nombre d'actions et de méthodes pédagogiques renouvelées, et tout simplement de favoriser le changement. Ainsi, le soutien continu, avec l'appui de ses supérieurs hiérarchiques, de l'inspecteur primaire Robert Dumonceaux, dès son arrivée à Chartres en 1929. Dans sa circonscription il promeut les chorales d'enfants, les coopératives scolaires, il organise une cinémathèque de prêt de films et, plus fondamentalement, il soutient la création du GEN et développe les liens avec la FOL en incitant à y adhérer. En suggérant de placer le groupe sous le patronage d'un comité d'honneur constitué entre autres de l'inspecteur d'académie et du directeur de l'école normale, il favorise la reconnaissance officielle des militants et la mise en place de leur « programme d'entraide réciproque » prévu.

Et en effet, une nouvelle modalité de formation se met en place dès les années 1930, en aval de l'école normale. Il s'agit du compagnonnage et de ses vertus formatrices telles que l'auteure a pu les observer à tra-

vers le fonctionnement du GEN. Parmi les expressions utilisées pour le qualifier, relevons « organisation nouvelle de formation continue », « compagnonnage orchestré comme une co-formation *in situ* », « mutualisation des efforts », « moteur puissant de changement », « la "visite d'une classe en action" est un bain énergisant et transformateur [...], le grand facteur d'innovation et de progrès mis en œuvre par le GEN d'Eure-et-Loir », « perfectionnement professionnel organisé par les pairs », perpétuation d'une « forme de travail artisanal visant la formation de l'homme dans sa totalité ». La question reste ouverte : ce qu'une poignée de militants pédagogiques a mis en place dans ces années-là est-il transposable aujourd'hui ? Les mouvements d'Éducation nouvelle peinent en ce début de *xxi*^e siècle à recruter et à convaincre les jeunes enseignants de s'engager, alors même que les défis posés par la réussite scolaire et l'émancipation des « enfants du peuple » – on parle aujourd'hui de « familles défavorisées » – restent à relever. En privilégiant l'action collective et l'intérêt général, cette première génération de militants, dans mais aussi en dehors du mouvement initié par Célestin Freinet, est fascinante par son volontarisme et la cohérence dans le temps de ses engagements. Il n'y a pas de césure entre la fidélité à la classe ouvrière et paysanne et la création d'un « intellectuel collectif ou organique ».

Avec cet hommage aux premiers militants de l'Éducation nouvelle d'Eure-et-Loir, engagés pédagogiquement et politiquement, Josette Ueberschlag donne envie d'en savoir plus sur les pratiques mises en œuvre dans les écoles rurales d'autres territoires, d'aller relire les grands pédagogues, de regarder de plus près les positionnements actuels de l'ICEM et des autres mouvements pédagogiques. Un plaidoyer utile dans une période où l'école est mise en cause régulièrement et où les enseignants peinent à adapter leurs pratiques pédagogiques aux élèves d'aujourd'hui. Comment articuler la culture populaire et la culture scolaire ? La question posée par Freinet en 1920 mérite toujours d'être travaillée.

Lydie Heurder-Deschamps

Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, CIRCEFT